

I. X-Men : le mutant, le normal, et le pathologique



Mystique : « Oui, on est différents, mais on ne devrait pas avoir à se fondre dans la société. C'est la société qui devrait aspirer à être comme nous. Mutante et fière de l'être. »

X-Men : first class, film de Matthew Vaughn (2011).

Raven Darkholme « Mystique » a la peau bleue et écailleuse, les yeux jaunes, les cheveux rouges, et le pouvoir de prendre n'importe quelle apparence : « *nous sommes différents* », confie-t-elle dans le film de Matthew Vaughn *X-Men: first class*. « Nous », ce sont les mutants, des humains génétiquement différents, dont les capacités psychiques et/ou physiques les différencient nettement du commun des mortels. Eric Lehnsherr, alias « Magneto », parmi les plus puissants des mutants, commande au métal ; Charles Xavier, alias « professeur X », a d'immenses pouvoirs télépathiques ; les yeux de Scott Summers « Cyclops » projettent des rayons intenses, qui l'obligent

à porter en permanence des verres spéciaux de protection ; Ororo Munroe « Storm » (« Tornade », en français) contrôle le climat ; le corps de Peter Rasputine « Colossus » est fait de métal organique indestructible, etc. Combien sont les mutants ? Des centaines, des milliers, nul ne le sait exactement, tout comme nul n'est capable de dire ce qui provoque mutation. Tout juste constate-t-on que les « pouvoirs » inhérents à la mutation se manifestent à l'adolescence : allégorie de la puberté illustrée, dans le film *X-Men 3*, par une scène poignante où le jeune Warren Worthington III est surpris par son père dans la salle de bains, alors qu'il s'automutile avec des ciseaux en coupant les embryons d'ailes qui poussent dans son dos. Moins métaphoriquement, la triste tentative de celui qui deviendra « Angel » au sein des *X-Men* traduit aussi la volonté de rejeter une différence perçue comme une anormalité, un sentiment qui restera toujours un trait caractéristique du tempérament des mutants. Dans *X-Men : first class*, Hank McCoy cache honteusement sa difformité — des pieds simiesques et démesurés — et dissimule derrière sa blouse trop grande et ses allures d'intellectuel un peu gauche des capacités athlétiques surhumaines : « *Ça était comme ça toute ma vie, doit-il avouer. Je veux pas me sentir monstrueux en permanence. Je veux seulement être... normal* ». C'est pour devenir normal que Hank s'injecte alors un sérum expérimental de son invention, dont le résultat sera à l'opposé de ses espoirs : Hank, désormais « The Beast » (« Le Fauve », dans les traductions françaises), devient un fauve à fourrure bleue¹.

On peut voir dans les « pouvoirs » des mutants des histoires de Marvel une métaphore des syndromes génétiques rares, des symptômes liés aux radiations (impossible ne pas faire le parallèle, par exemple, entre les premières aventures des *X-Men* et le film *L'homme qui rétrécit* — *The Incredible Shrinking Man*, Jack Arnold, 1957 —, qui datent de la même époque), ou même du cancer ou du SIDA. Lorsque, dans *X-Men #94* (1975), Cyclops revient de l'île mystérieuse de Krakoa les yeux découverts, il s'exclame : « *Mes yeux ! [...] Ils sont... normaux... sans pouvoirs ! [...] Quelque chose sur Krakoa a guéri mes yeux...* »

1. Dans le film *X-Men : first class*. Dans les comics d'origine, le sérum est concocté par le professeur Xavier.

Le pouvoir de Cyclops aurait donc quelque chose de morbide (au sens médical du terme). Pourtant, Cyclops, n'est pas vraiment malade, pas plus que les *X-Men* et autres mutants. Si son état peut être qualifié de pathologique c'est par opposition au normal, pour reprendre une distinction très classique établie en 1895 par le sociologue Émile Durkheim¹ ; s'il souffre, c'est parce qu'il est socialement très difficile d'être différent.

La mutation est un « stigmaté » social

La métaphore du mutant, écrit l'universitaire américain Bradford W. Wright dans son étude sur l'influence des *comics* dans les transformations de la culture américaine, permet à « *Marvel [de dénoncer] l'intolérance et le bigotisme sans faire de références explicites à la ségrégation ou aux luttes des Afro-américains. Les X-Men eux-mêmes se sont trouvés parfois en proie à la persécution d'anti-mutants fanatiques*². » Pas forcément évident dans les premières aventures, le message devient le leitmotiv général des *X-Men* à partir de leur reprise par le scénariste Chris Claremont, en 1975. Dans *God loves Man kills*, une mini-série écrite par Claremont en 1981, et qui est considérée aujourd'hui comme un des grands classiques des aventures des *X-Men*, le professeur Xavier et son équipe sont confrontés à un pasteur fanatique, le révérend William Stryker, qui prend la tête d'une croisade anti-mutants, avec l'objectif explicite de les exterminer. La première scène de l'histoire est effrayante : des miliciens armés aux ordres de Stryker assassinent froidement deux enfants : « *Nous sommes les purificateurs, et nos intentions sont évidentes [...] – Pourquoi ? – Parce que vous n'avez pas le droit de vivre* ». Les deux corps sont ensuite ignominieusement pendus et exposés, avec la pancarte « *Mutie* » ; tout aussi bien auraient-ils pu être marqués « *Nigger* » (« Nègre »), car les deux malheureux sont noirs. La couleur de peau n'est presque jamais présentée ouvertement comme un élément d'exclusion dans les *comics* de l'époque, en tout cas, pas celle des Afro-Américains. Mais on remarque que le bleu, métaphoriquement, est une couleur fréquente dans le monde des

1. Dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1895).

2. B. W. Wright, *Comic Book Nation* (2001).

X-Men : The Beast est bleu, Mystique est bleue, Nightcrawler (*Diablo*, dans les traductions françaises) est bleu. Dans le film *X-Men : first class*, qui joue de l'allégorie raciale — non sans humour, et avec une certaine distanciation, puisque l'action se situe dans les années 1960 — l'affirmation « *mutant and proud* » (« *mutant et fier de l'être* »), prononcée plusieurs par Mystique, fait furieusement écho à la célèbre chanson de James Brown de 1968 : « *Say it loud ! I'm black and I'm proud !* » (« *Dis-le fort ! Je suis Noir et j'en suis fier !* »).

Être noir, être bleu, être un mutant, être différent, dans l'Amérique des années 60 et aujourd'hui encore, c'est, selon le sociologue canadien Erving Goffman, être frappé d'un « stigmaté » :

Les Grecs [...] inventèrent le terme de stigmaté pour désigner des marques corporelles destinées à exposer ce qu'avait d'inhabituel et de détestable le statut moral de la personne ainsi signalée. Ces marques étaient gravées sur le corps au couteau ou au fer rouge, et proclamaient que celui qui les portait était un esclave, un criminel ou un traître, bref, un individu frappé d'infamie, rituellement impur, et qu'il fallait éviter, surtout dans les lieux publics. Plus tard, au temps du christianisme, deux épaisseurs de métaphore s'ajoutèrent au terme : la première se rapportait aux marques laissées sur le corps par la grâce divine, qui prenaient la forme de plaies éruptives bourgeonnant sur la peau ; la seconde, allusion médicale à l'allusion religieuse, se rapportait aux signes corporels d'un désordre physique.

E. Goffman, *Stigmaté*, 1963 © Les Éditions de Minuit.

La dimension religieuse du stigmaté est visible aussi dans l'os-tracisme dont sont victimes les *X-Men*. Le pauvre Kurt Wagner « Nightcrawler » a les oreilles en pointe, trois doigts à chaque main et à chaque pied, et une queue : l'apparence d'un démon. Il est la cible idéale pour le révérend Stryker, qui, pointant son doigt dans sa direction, s'exclame : « *Humain ? Vous osez appeler cette... chose un humain ?* » (*God loves, Man kills*). Lors de sa première apparition (en 1975, dans *X-Men #94*), Nightcrawler est sauvé de justesse par le professeur Xavier de la haine d'une foule qui, brandissant torches et

croix, appelle à le brûler. Dans *Marvel : 1602*, l'uchronie imaginée par l'écrivain britannique Neil Gaiman, et qui réinvente l'univers des super-héros Marvel dans l'Angleterre des Stuart, les mutants sont même pourchassés par l'Inquisition, Angel échappant au bûcher *in extremis*.

Le stigmatisme n'exclut pas de façon systématique, car, comme l'écrit Erving Goffman :

L'individu stigmatisé suppose-t-il que sa différence est déjà connue ou visible sur place, ou bien pense-t-il qu'elle n'est ni connue ni immédiatement perceptible par les personnes présentes ? Dans le premier cas, on considère le sort de l'individu discrédité, dans le second, celui de l'individu discréditable.

E. Goffman, *Stigmatisme* (1963).

Comment les mutants sont stigmatisés et « étiquetés »

La mutation de Nightcrawler en fait un individu *discrédité*, mais ce n'est pas le cas des mutants dont les pouvoirs sont invisibles (le professeur X, Magneto, Storm, Marvel Girl...). A priori, rien n'empêche ces derniers d'accéder à une vie sociale normale, au statut auquel ils ont droit, à moins qu'ils ne se révèlent volontairement, tel Magneto : « *N'ayez pas peur [...]. Nous ne sommes pas des meurtriers, nous ne sommes pas des terroristes, et nous ne faisons rien de mal en attaquant une humanité décadente. La Confrérie des Mutants est simplement là pour nous donner notre place au sommet de la chaîne alimentaire* » (*Ultimate War* #1). Ou à moins qu'ils ne soient clairement *désignés* comme mutants, comme par la pancarte « Mutie » accrochée au cou des victimes du révérend Stryker. C'est le processus qu'Howard Becker, dont les études pionnières sur la déviance sont publiées à la même époque que celles d'Erving Goffman, appelle « l'étiquetage » :

[...] les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces normes à

certains individus et en les étiquetant comme des déviants. De ce fait, la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un « transgresseur ». Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette. [...] En raison de la faute commise et du caractère flagrant de celle-ci, il acquiert un nouveau statut.[...] Il sera donc étiqueté comme « pédé », « drogué », « maniaque » ou « cinglé », et traité en conséquence.

H. Becker, *Outsiders* (1963), traduction française, 1985
© Éditions Métailié.

L'étiquetage confère à l'individu un statut social spécifique et, à l'inverse, lui ferme l'accès au statut « normal » auquel il pourrait prétendre dans une société où il ne serait pas discriminé. Howard Becker constate par exemple que « *la loi est appliquée différemment aux Noirs et aux Blancs. On sait qu'un Noir qui passe pour avoir attaqué une femme blanche risque plus d'être puni qu'un homme blanc qui a commis le même délit ; mais on sait peut-être moins que l'assassin noir d'un autre Noir risque moins d'être puni qu'un blanc qui a commis un meurtre.* » De même, dans *X-Men : first class*, lorsque la CIA arrête et incarcère la mutante Emma Frost, la question relative à la légalité de sa détention est vite réglée : « *Ce qui est légal s'applique aux êtres humains, les lois ne s'appliquent pas aux mutants.* » Parfaitement raciste, la réplique n'est pourtant que l'expression d'un réflexe culturel parmi le plus commun aux différentes sociétés humaines, explique Claude Lévi-Strauss :

On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. [...]

Mais pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites

primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois — dirons-nous avec plus de discrétion — les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des mêmes vertus — ou même de la nature — humaines, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou d'« œufs de pou ».

C. Lévi-Strauss, « Race et histoire », in *Anthropologie structurale* II (1973).

« *Singes de terre* », « *œufs de pou* » : Magneto n'est pas moins méprisant lorsqu'il s'adresse aux humains ordinaires : « *Je n'aime pas vous parler. Je me sens ridicule, comme si je m'adressais à un crapaud ou un ver de terre* » (*Ultimate War #1*). Mais sa condescendance est aussi une attitude, caractéristique d'une stratégie d'adaptation possible de la part des individus stigmatisés :

Au lieu de se faire tout petit, l'individu affligé d'un stigmatte peut tenter d'aborder les contacts mixtes en affichant un air de bravade agressive, mais il risque ainsi de s'attirer tout un ensemble de représailles ennuyeuses.

E. Goffman, *Stigmatte* (1963).

Quant à ceux qui n'ont pas le tempérament agressif ou arrogant :

La plupart [...] finissent par s'apercevoir qu'il existe des autres compatissants, prêts à se mettre à leur place et à partager avec eux le sentiment qu'ils sont des êtres humains et « essentiellement » normaux, malgré les apparences et quoiqu'ils en doutent eux-mêmes. Ces autres compatissants sont d'abord, cela va de soi, ceux qui partagent le même stigmatte. Sachant d'expérience ce que c'est que d'avoir ce stigmatte, ils peuvent enseigner les trucs du métier à l'individu qui en est affligé, et constituer pour lui un cercle des lamentations au sein duquel il peut se retirer pour y trouver un soutien moral et le réconfort de se sentir chez soi [...].

E. Goffman, *Stigmatte* (1963).

Le mutant entre dans la « carrière déviante »

C'est à partir de ce point que l'individu, jusqu'ici *stigmatisé*, peut être qualifié de *déviant* : rejeté hors de la norme dominante, sa vie sociale va se construire à partir d'une culture alternative, au sein d'un groupe minoritaire structuré autour de ses propres normes et valeurs. C'est, selon l'expression de Howard Becker, la « carrière déviante » :

La dernière étape d'une carrière déviante consiste à entrer dans un groupe déviant organisé. Les démarches précises qu'accomplit une personne pour entrer dans un groupe organisé, ou la prise de conscience et l'acceptation du fait qu'elle y est déjà entrée, influence fortement la conception qu'elle a d'elle-même. [...] La conscience de partager un même destin et de rencontrer les mêmes problèmes engendre une sous-culture déviante, c'est-à-dire un ensemble d'idées et de points de vue sur le monde social et sur la manière de s'y adapter, ainsi qu'un ensemble d'activités routinières fondées sur ces points de vue. L'appartenance à un tel groupe cristallise une identité déviante.

H. Becker, *Outsiders* (1963).

Ainsi naissent la *School for Gifted Youngsters* (Institut pour Jeunes Surdoués) de Charles Xavier et la *Brotherhood of Mutants* (Confrérie des Mutants) de son éternel rival Magneto : deux groupes qui pourraient avoir les mêmes intérêts, mais dont les objectifs sont antinomiques. Le professeur X veut la fin de la ségrégation, et l'intégration des mutants dans la société : pour prouver que les mutants ne sont pas une menace, il choisit de risquer sa vie et celle de ses *X-Men* pour protéger l'humanité. Magneto, lui, considère que les mutants ont vocation à diriger le monde, et il s'évertue à s'emparer de ce qu'il considère lui revenir de droit par d'interminables complots. Mais entre la tolérance du professeur X et le terrorisme prôné par Magneto, d'autres stratégies d'adaptation sont-elles possibles ? Dans les années 1950, le sociologue fonctionnaliste américain Robert K. Merton met en évidence que si la culture dominante propose un modèle composé de valeurs idéales (ce que Merton appelle les « objectifs légitimes »)